

REVUE
BRITANNIQUE

REVUE INTERNATIONALE

CHOIX D'ARTICLES

extraits des meilleurs écrits périodiques

DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE

COMPLÉTÉ PAR DES ARTICLES ORIGINAUX

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

ANNÉE 1868. — NOUVELLE SÉRIE DÉCENNALE.

TOME TROISIÈME.

BRUXELLES

A L'OFFICE DE PUBLICITÉ, MONTAGNE DE LA COUR.

Chez LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^e, impasse du Parc.

DECQ, Librairie polytechnique.

MISCELLANÉES ÉPISTOLAIRES ET AUTRES.

Encore Robinson Crusoe. — Thomas Moore et M^{me} de Talleyrand. — Une lecture de M. Viennet. — Le citoyen Talleyrand au citoyen Barras. — M^{me} de Talleyrand à M. Van der Goes, etc., etc., etc.

Notre chronique du mois d'avril nous a valu quelques lettres qui peuvent fournir les éléments d'un piquant chapitre dans la biographie du prince de Talleyrand, personnage dont la vie privée se rattache encore à l'histoire de son temps ; car, dans un détail de ses affaires domestiques, le célèbre diplomate eut besoin de tout son crédit d'homme politique pour faire intervenir le pape de Rome et les autorités de deux républiques, la république française et la république batave... C'est de son mariage qu'il s'agit, mariage d'un ex-évêque, qui ne pouvait s'accomplir, soit dans l'Eglise, soit devant le magistrat civil, qu'après un bref de sécularisation, des dispenses canoniques, un divorce qu'il fallait payer de deux ou trois manières au premier mari, etc. Et d'abord voici deux lettres que l'anecdote contestée par notre chronique a provoquées dans le *Times* et que nous ferons suivre d'un commentaire d'après lequel le lecteur jugera lui-même si le chroniqueur avait tort de douter qu'il eût été impossible à M. de Talleyrand de trouver une femme plus « bête » que la sienne.

On lisait dans le *Times* du vendredi 17 avril :

L'authenticité d'une anecdote.

« Monsieur,

« La citation que fait M. Amédée Pichot des lettres de Walpole n'infirme pas l'anecdote de la princesse de Talleyrand prenant un célèbre voyageur contemporain pour Robinson Crusoe,

pas plus que le fait très-authentique d'un Français d'aujourd'hui prenant une personne du nom de Yorick pour le bouffon de la cour du père d'Hamlet ne serait rendu apocryphe par une référence à l'inimitable histoire de Sterne. M. Amédée Pichot ne fait pas connaître l'auteur ni la date de la note qu'il cite, et comme je n'ai pas le bonheur de posséder un exemplaire des lettres de Walpole pour réparer l'omission, il m'est permis de présumer, si la note fut ajoutée dans une édition récente, qu'elle peut, après tout, avoir son origine dans l'anecdote généralement attribuée à la princesse de Talleyrand. Il n'est pas aisé de comprendre comment un gentleman annoncé comme M. Robinson, et que l'hôtesse immédiatement sans doute déclara être son frère, aurait été pris pour Robinson Crusoe. D'ailleurs, est-il possible que le héros de Defoe fût aussi familier à l'esprit des Français que le suppose la note des lettres de Walpole. Je crois que ce fut seulement en 1784 qu'une traduction de *Robinson Crusoe* parut en France, quoiqu'il en eût été auparavant publié une à Amsterdam en 1720.

« L'histoire de la méprise attribuée à la princesse de Talleyrand est racontée d'une manière si amusante dans le *Journal de Moore*, que peut-être vous voudrez bien l'insérer dans vos colonnes. A la date de Paris, 1821, Moore écrivait :

« Dîné avec les Villamils pour me trouver avec la princesse
 « Talleyrand, une comtesse et une marquise dont je n'ai pas
 « retenu les noms. On dit de M^{me} de Talleyrand qu'un jour son
 « mari lui ayant annoncé que Denon venait dîner, lui recom-
 « manda de lire quelques pages de son livre sur l'Egypte, ré-
 « cemment publié, afin de pouvoir lui dire quelque chose de
 « poli sur l'ouvrage, ajoutant qu'il laisserait le volume pour
 « elle sur la table de son cabinet. Il l'oublia cependant, et
 « madame, ne trouvant sur la table du cabinet qu'un volume
 « de *Robinson Crusoe*, le lut attentivement, si bien qu'au
 « dîner elle ne fut pas longtemps sans entreprendre Denon sur
 « l'île déserte, sa manière d'y vivre, etc., etc., au grand éton-
 « nement de ce pauvre Denon qui ne pouvait trouver ni queue
 « ni tête à ce que M^{me} de Talleyrand disait. Enfin, quand elle
 « lui dit : *Et puis, ce cher Vendredi...* ! Denon s'aperçut qu'elle
 « le prenait pour Robinson Crusoe. »

« Moore poursuit :

« Il court diverses histoires sur sa *niaiserte*. Quelqu'un
« lui ayant demandé de quelle partie du monde elle était, elle
« répondit : *Je suis d'Inde*.

« Je fus placé à côté d'elle à dîner. Elle me parla beaucoup
« de *Lalla Rookh*, qu'elle avait lue en prose française. Elle ra-
« conta avoir passé trois mois à Valençay avec le roi d'Espagne,
« son frère et son oncle. Ce n'était pas Ferdinand VII, dit-elle,
« qui avait brodé une jupe pour la sainte Vierge, mais son
« oncle. Elle ne paraissait pas se souvenir de rien de curieux
« sur ces princes, excepté qu'elle avait un jour mangé un plat
« de petits poissons pêchés exprès pour elle par l'oncle du roi,
« et que Ferdinand, qui avait toujours porté un uniforme,
« ayant mis un habit neuf en velours, lui avait dit : « Je crois
« que j'ai l'air d'un bourgeois aujourd'hui. » Elle paraissait
« trouver tout cela intéressant. » « O... »

Je me bornerai à faire remarquer à M. O..., l'auteur de cette lettre, qu'il semble plus tenir à attribuer la méprise sur Robinson Crusoe à M^{me} de Talleyrand que je ne tiens à l'attribuer à l'abbé de la note des lettres de Walpole. Mais la méprise de l'abbé me paraît la plus vraisemblable des deux, voilà tout ; et si elle n'exclut pas la méprise de la dame, je suis enchanté qu'il existe deux anecdotes au lieu d'une, très-comiques toutes les deux. Quant à l'auteur de la note dont je n'ai pas donné la date, c'est lord Dover, un des derniers commentateurs des lettres de Walpole, et toutes ses notes ont été reproduites par l'édition américaine que je possède.

M. O..., dans un article du *Times* antérieur à sa lettre, avait seulement fait allusion à la méprise de M^{me} de Talleyrand. Pour prouver la niaiserie qu'il lui attribue, il se targue de l'opinion de Thomas Moore ; mais, sauf le calembour de la *dinde* (lequel n'est qu'une preuve suspecte), Th. Moore n'ajoute rien qui confirme la méprise sur *Robinson*. Il nous apprend, en tout cas, que depuis qu'elle avait osé recevoir à dîner le héros de Defoe, M^{me} de Talleyrand se préparait mieux à complimenter un auteur, puisqu'elle sut très-bien parler au poète irlandais de sa *Lalla Rookh* (lue justement par elle dans une traduction en

prose qui venait de paraître). Je dis plus : dans cette même page du *Journal*, si M. O... l'avait citée jusqu'à la dernière ligne, il aurait vu que la princesse avait aussi fait à Thomas Moore un autre compliment qu'elle savait le flatter beaucoup — un compliment sur *la beauté de Bessy* (sa femme).

En protestant de nouveau que je ne suis pas le don Quichotte de l'esprit de M^{me} de Talleyrand, ni même de sa beauté, qu'il me soit permis de renvoyer M. O... à la page 323 du susdit *Journal de Tom Moore* (tome III). Il y verra que la « princesse d'Inde, » si elle était restée illettrée elle-même, avait du moins le mérite de recevoir dans ses soirées les hommes de lettres et d'écouter les lectures qu'ils voulaient bien faire à sa société : j'espère que le toujours jeune et toujours spirituel nonagénaire, mon illustre cousin Viennet, avec sa riche mémoire, n'a pas oublié encore la lecture qu'il fit le 31 janvier 1822, chez M^{me} de Talleyrand, et à laquelle assistait Thomas Moore :

« 31 janvier. — Allé chez la princesse Talleyrand pour entendre Viennet (auteur d'une tragédie supprimée, *Clovis*) lire une nouvelle tragédie de sa composition, *Achille*. — Entendu deux actes déclamés par lui avec la vraie gesticulation française; — incident risible lorsqu'un des feuillets de son manuscrit venant à lui manquer au milieu d'une belle tirade, Viennet s'est écrié sur le même ton tragique : *Grand Dieu ! qu'est-ce que c'est ça ?* — Présenté à Viennet, qui me dit qu'il aurait bien voulu avoir Talma pour jouer *Priam* ; mais qu'il n'y avait pas moyen de le faire jouer avec Lafond, etc., etc., etc. »

Pour terminer la discussion sur l'anecdote de M^{me} de Talleyrand confondant Denon, Humboldt ou un Robinson quelconque avec Robinson Crusoe, je dois mentionner encore que dans le *Times* du 18 avril est intervenu M. Dominic Colnaghi, nom bien connu de moi, et voici sa lettre :

« Monsieur,

« A propos de l'anecdote sur M^{me} de Talleyrand, oserais-je vous importuner de quelques lignes ? Mon père, M. Paul Colnaghi, était à Paris vers l'an 1806, et, pendant son séjour, il y rencontra la fille de son ami M. Dickinson, le fameux graveur en

mezzotinte. Cette dame résidait alors avec M^{me} de Talleyrand comme *dame de compagnie*. Miss Dickinson raconta à mon père l'histoire en ces termes :

« Talleyrand dit un jour à sa femme : « Nous aurons à dîner
« le fameux voyageur Denon. Voulez-vous demander son ou-
« vrage au bibliothécaire et le lire pour que vous connaissiez
« ses voyages ? » En allant trouver le bibliothécaire, M^{me} de Tal-
« leyrand oublia le nom de Denon et demanda simplement le
« fameux voyage. Le bibliothécaire, croyant qu'elle désirait
« l'ouvrage de Defoe, lui donna *Robinson Crusoe*, qu'elle lut
« de bonne foi, d'où sa *très-naïve* question : « Qu'était devenu
« son serviteur Vendredi ? »

« Je me rappelle combien nous étions amusés par cette
histoire racontée par mon père ; et comme ce n'est pas une
chose que j'aie lue, mais entendue dans le temps, il m'a semblé
que cela pourrait intéresser vos lecteurs et aider à décider la
question.

« Je suis, monsieur, votre obéissant serviteur,

« DOMINIC COLNAGHI.

« 14, Pall-Mall. »

Cette légère variante de l'anecdote, j'en demande pardon à M. D. Colnaghi, n'en saurait prouver l'authenticité, car un récit *oral* n'est pas plus authentique qu'un récit *écrit* et *imprimé*, même quand la narratrice est la dame de compagnie de celle que son récit nous représente comme *très-naïve*. *Nul n'est un héros pour son valet de chambre*, dit un proverbe, qui pourrait avoir pour corollaire : *Nulle n'est héroïne pour sa dame de compagnie*. J'ajoute que la dame de compagnie qui était auprès de M^{me} de Talleyrand à Beauséjour, et dont j'ai parlé dans une note de l'article de la *Revue* sur M. de Talleyrand, livraison de février, n'était plus miss Dickenson.

Notre chronique citait deux variantes de la manière dont M^{me} Grand s'était fait connaître à M. de Talleyrand. C'est à cette autre anecdote que je dois quelques communications beaucoup plus intéressantes que la polémique sur la double anecdote des Robinsons, communications qui nous laissent quelques doutes encore cependant sur le lieu et l'époque où le célèbre diplomate avait vu pour la première fois sa future moitié. Sauf plus ample

informé, il me semble démontré provisoirement que lorsque M. de Talleyrand trouva dans son hôtel la belle Indienne qui l'attendait, éveillée ou endormie sur un canapé, elle y venait pour remercier d'une protection déjà obtenue et non pour réclamer cette protection. La belle Indienne avait été arrêtée, paraît-il, et elle ne fut relâchée que grâce à la lettre ci-jointe adressée par le *citoyen* Talleyrand au *citoyen* Barras, le directeur :

« Citoyen directeur,

« On vient d'arrêter M^{me} Grand comme conspiratrice. C'est la personne d'Europe la plus incapable de se mêler d'aucune affaire. C'est une Indienne, bien belle, bien paresseuse, la plus désoccupée de toutes les femmes que j'aie jamais rencontrées. Je vous demande intérêt pour elle. Je suis sûr qu'on ne lui trouvera pas l'ombre de prétexte pour ne pas terminer cette petite affaire à laquelle je serais bien fâché qu'on mit de l'éclat. Je l'aime — et je vous atteste à vous, d'homme à homme, que de sa vie elle ne s'est mêlée et n'est en état de se mêler d'aucune affaire. C'est une véritable Indienne, et vous savez à quel degré cette espèce de femme est loin de toute intrigue.

« Salut et attachement. »

On ne peut qu'admirer, dans le style négligé de cette lettre, la concision du verbe : *je l'aime* — et en conclure que *je vous aime* avait déjà été dit à la prétendue conspiratrice elle-même par le *citoyen* Talleyrand.

Ce serait donc en sortant de prison que M^{me} Grand fut installée à l'hôtel Galifet, où elle resta la protégée du ministre, au même titre qu'elle avait été, à Calcutta, la protégée de sir Philip Francis, jusqu'à ce que, sous le Consulat, dans un accès d'orthodoxie conjugale, le chef de l'Etat (dit *l'Album perdu*) signifiait tout à coup à son ministre des relations extérieures qu'il devait, par respect pour les mœurs, épouser régulièrement celle qui l'avait charmé par sa beauté, sinon par son esprit.

Or, M. Grand vivait encore, il était même alors à Paris, et il faisait semblant de vouloir réclamer sa femme. Afin de le faire consentir à renoncer à elle pour toujours par un divorce, il fallut non-seulement lui payer une assez grosse somme, mais

encore lui donner une place. Ce fut, certes, de la part de M. de Talleyrand un acte de haute diplomatie et d'économie nationale d'obtenir cette place du gouvernement de la république batave, qui, depuis 1795, n'avait rien à refuser au gouvernement de la république française. M^{me} de Talleyrand s'adressa pour cela sans scrupule au collègue néerlandais de son nouvel époux, M. Van der Goes, qui, très-galamment, nomma M. Grand conseiller de Régence (*Raad consulent van helt government*) au cap de Bonne-Espérance ¹. Deux mille florins d'appointements étant attachés à cette fonction, M. Grand se dit satisfait, signa tout ce qu'on voulut, et, le divorce prononcé, alla s'embarquer à Amsterdam. — Mais un mois après son départ de Paris, M. et M^{me} de Talleyrand apprirent que le conseiller de Régence était encore en Hollande, et M^{me} de Talleyrand écrivit de sa propre main à M. Van der Goes :

« Monsieur,

« Je ne veux pas tarder davantage à vous remercier de votre obligeance et de tout ce que vous avez bien voulu faire pour M. Grand à ma demande.

« L'empressement et la grâce que vous y avez mis me prouvent, monsieur, que l'on ne compte pas en vain sur votre amitié et cela m'autorise à vous demander un nouveau service. C'est celui de faire enjoindre à M. Grand de s'embarquer sans délai, étant tout à fait inconvenant qu'il prolonge son séjour à Amsterdam, où il est déjà depuis un mois, *fort mal à propos*.

« Je vous serai donc très-obligé de vouloir bien lui faire parvenir le plus tôt possible (chez MM. R. et Th. de Smeth, à Amsterdam) l'ordre pour son embarquement, vous priant, monsieur, de recevoir d'avance tous mes remerciements à cet égard et d'agréer l'assurance de ma plus parfaite considération.

« TALLEYRAND-PÉRIGORD, née WORLÉE. »

En rapprochant cette lettre de celle du *citoyen* Talleyrand au *citoyen* Barras, on pourra remarquer que la « belle d'Inde » écri-

¹ Dans une lettre de M^{me} de Talleyrand au ministre Van der Goes, datée du 3 fructidor an X, M^{me} de Talleyrand disait : « M. de Talleyrand m'autorise à vous mander qu'il vous aura une obligation particulière de ce que vous ferez pour moi à cette occasion... »

vait au moins en aussi bon français que son époux, si toutefois son style ne nous autorise pas à supposer que ses lettres étaient écrites sous la dictée de celui-ci ; mais c'est encore M^{me} de Talleyrand qui signa les nouveaux remerciements adressés par elle personnellement à M. Van der Goes, lorsque ce ministre lui eut annoncé enfin l'embarquement de M. Grand : « M. de Talleyrand, aussi sensible que je le suis à vos bons procédés, me charge de vous réitérer tout ce que je vous ai mandé déjà de ses dispositions et de son désir de vous donner des preuves de son attachement et de sa considération (13 nivôse an XI). »

C'eût été vraiment cruel de troubler la lune de miel prolongée de M. et de M^{me} de Talleyrand — à en juger par ce que madame avait écrit le 1^{er} vendémiaire an XI, à M. Van der Goes, pour lui faire remarquer la signature de sa lettre :

« Vous observerez, monsieur, au nom que mon union avec M. de Talleyrand me donne le droit de porter, combien la tendre et sincère affection de cet aimable ami m'a rendu la plus heureuse des femmes. »

La rupture de la paix d'Amiens étant survenue pendant que M. Grand était encore en mer, M^{me} de Talleyrand eut un moment d'anxiété en pensant que son ex-mari pouvait être fait prisonnier par un vaisseau anglais qui lui jouerait le mauvais tour de le ramener en Europe. M. Van der Goes fut le confident de cette anxiété, qu'il s'empressa de dissiper en apprenant à M^{me} de Talleyrand que M. le conseiller de Régence était arrivé sain et sauf au Cap.

Si on désirait des preuves de l'authenticité de cette correspondance, on les trouverait dans l'appendice d'une « Histoire des relations diplomatiques de la république batave, » publiée à la Haye, en 1864, par M. G.-G. Wraede, professeur de droit public et de droit des gens, à l'université d'Utrecht. Ce consciencieux et savant historien voudra bien agréer mes remerciements pour son obligeance. Les documents autographes qu'il a bien voulu me transmettre lui avaient été communiqués à lui-même par M. le baron Van der Goes (trésorier de la maison du Roi, à la Haye), fils de l'homme d'Etat chargé du portefeuille des affaires étrangères de la république batave, à l'époque du mariage de M. de Talleyrand.

AMÉDÉE PICHOT.